



Pink Floyd - The Wall

de Alan Parker

Fiche technique

U.S.A. -G.B. - 1982 - 1h35

Réalisateur :
Alan Parker

Scénario :
Roger Waters

Animation :
Gerald Scarfe

Musique :
Pink Floyd
(Roger Waters, David Gilmour, Nick Mason, Richard Wright)



Bob Geldof (Pink)

Interprètes :
Bob Geldof
(Pink)
Christine Hargreaves
(la mère de Pink)
James Laurenson
(le père de Pink)
Eleanor David
(la femme de Pink)
Jenny Wright
(la groupie américaine)

Résumé

Dans une chambre d'hôtel, une vedette du rock revoit son enfance, la disparition de son père, tué à la guerre, l'excessive protection imposée par sa mère, l'école, véritable broyeur d'enfants... Il s'est construit un mur pour se protéger de tout sentiment, de toute émotion. Mais il peut rêver à ce que son statut de rock-star pourrait lui permettre d'imposer à la foule de ses admirateurs ...

Critique

The Wall est une heureuse surprise. On y retrouve les qualités de Parker (efficacité, rythme) sans ses défauts (style répétitif et appuyé). C'est qu'il s'éloigne totalement du schéma narratif auquel il avait dû se conformer peu ou prou jusque là et qu'il ne maîtrisait pas vraiment, comme l'avait prouvé tout dernièrement **Shoot the Moon**. Film musical et l'un des plus brillants du genre, **The Wall** n'est pas un concert filmé comme **The Last Waltz**, mais une histoire où se mêlent prises de vue directes et animation (une quinzaine de minutes) et qu'a inspirée l'album des Pink Floyd qui possédait déjà une ligne fiction-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

nelle. Le cinéaste de **Bugsy Malone** et de **Fame**, expert en musique, signe là son œuvre la plus convaincante, avec des morceaux brillants où se mêlent le rêve et la réalité pour exprimer l'aliénation et la folie du monde. (...)

En séquences lyriques, violentes, oniriques, Parker projette les fantasmes de son héros avide de gloire et d'argent, solitaire et névrosé, qui se rêve leader d'un Nuremberg du rock devant une foule stupide et soumise.

C'est là où réapparaît la fascination de Parker pour la manipulation d'où découle toute son esthétique. Esthétique du coup de poing, de l'agression systématique, fondée peut-être sur un mépris du spectateur. Car où faire la distinction entre cette peinture des dieux du stade où triomphe la volonté, et la complaisance qui l'entoure ? Art sans recul donc, mais inspiré, à n'en pas douter, qui fait de ce film non seulement le meilleur d'Alan Parker, mais une étape importante dans l'histoire du film musical et un bonheur de chaque instant.

Michel Ciment
Positif n°257/258, juillet 82

L'album de Pink Floyd est bien proche, par sa ligne conductrice, de **Tommy**, l'opéra-rock des Who. Le film qu'en ont tiré Alan Parker et Roger Waters, la tête pensante du Floyd, en reprend l'essentiel, sans parvenir à en atténuer le simplisme, le nombrilisme, et la prétention. Malgré le sens visuel d'Alan Parker, **Pink Floyd-The Wall** n'est qu'une suite de tableaux sans surprises, ramassés des idées les plus plates qui ont pu être celles de la musique rock lorsqu'elle s'est mise à penser. Il a fallu qu'elle meure pour qu'on la prenne au sérieux. Ou peut-être est-ce le contraire qui s'est produit. Toujours est-il qu'on reconnaît aujourd'hui au film d'Alan Parker des qualités que l'on a refusé de voir dans celui de Ken Russell, auquel on pourrait au moins accorder le mérite de l'antériorité. C'est en fait là beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Pour une très belle séquence d'animation (la guerre), il faut supporter toutes les autres, pour la plupart à base de fleurs-phallus pénétrant des fleurs-

vagins. Et si l'on excepte l'adaptation du tube de l'album, *Another brick in the wall*, évocation réussie du système éducatif, Parker ne parvient guère qu'à filmer le vide. Il le fait très bien.

Pascal Mérigeau
la Revue du Cinéma n°375, sept. 82

Cela commence bien : la musique des Pink Floyd dans leur période post-psychédélique, associée au réalisme de la peinture de la deuxième guerre mondiale, ou de la vie du collègue anglais (scènes d'enfance), ou de la vie solitaire du héros, Pink - cela produit un écart tout à fait passionnant, générateur d'effets troublants et parfois terribles. Et là, Roger Waters et Alan Parker ont trouvé un style nouveau et fort de film Pop (il y avait déjà, il est vrai, dans **Hair**, de Forman, la belle séquence du départ des recrues pour le Vietnam). Puis quand on bascule définitivement dans l'onirisme, le fantasme perpétuel, cela devient banal, monotone, d'où la surenchère d'effets de montage-choc, d'images violentes. On dit d'un instrumentiste qu'il «écrase» sa sonorité quand il appuie trop celle-ci sans arriver à la faire porter, à la faire respirer, et qu'il se piège lui-même dans son excès. Au bout d'un certain temps, la réalisation du film devient écrasée, sans écho. Pourtant, on aurait vraiment aimé **The Wall** autrement que par bouts.

Dans **Hair**, justement, Milos Forman, qui pourtant adorait la musique du spectacle, avait tout de même veillé à bâtir une solide histoire, qui faisait qu'on s'attachait aux personnages, et décuplait la force émotionnelle des numéros musicaux. Ici, Pink, le personnage-prétexte ne nous est pas présenté, ne nous est rien (sauf quand il est enfant), il a l'air d'un figurant, si bien que les images du film ne sont pas vraiment référées par le spectateur à un sujet vivant et souffrant, elles ont l'impersonnalité de la bande-annonce, où des choses arrivent à des gens qu'on ne connaît pas (je sais, cette comparaison d'un film avec sa bande-annonce revient souvent dans les *Cahiers*, c'est peut-être que de plus en plus de films amènent ce rapproche-

ment). C'est aussi bête que cela, mais il est difficile de faire partager des sentiments très forts à un spectateur de film sans le support d'une véritable histoire. Il faut dire aussi que le scénario de Roger Waters n'est pas très passionnant et qu'il accumule les images d'Epinal sur la répression sociale et familiale. De la même façon, il y a des choses superbes dans les séquences d'animation de Gerald Scarfe, mais aussi un imaginaire très convenu de sexe et de violence.

On pense qu'on aimerait revoir isolément certaines séquences dans des anthologies futures du type **Il était une fois à Hollywood**, qui savent mettre en valeur certains numéros extraits de films un peu traînants ou faibles. On y trouverait peut-être alors des perles.

N'importe : il y a quelque chose de fort qui se cherche ici, un cinéma d'expression musicale et lyrique, qui retrouverait la liberté d'association du cinéma muet, entre Eisenstein et le film publicitaire : mais n'y a-t-il pas d'étroits rapports, entre «La ligne générale» et le film publicitaire ? Ou inversement, le film publicitaire (que Parker a beaucoup pratiqué) n'est-il pas un refuge d'une certaine invention formelle et musicale qui a déclinée depuis la fin du muet ?

Michel Chion
Cahiers du Cinéma n°339, sept. 82

Tout comme pour le **Parsifal** de Syberberg, il est à craindre que les futures projections de **the Wall** ne ressemblent en rien à celle de Cannes.

Dans un genre inauguré par Ken Russell, Alan Parker, qui n'a pas l'habitude d'y aller avec le dos de la pellicule, réalise ce qui sera sans doute désigné comme un «opéra sauvage plein de fureur et de musique», c'est la formule consacrée... Aux images de Peter Biziou taillées dans l'os, censées traduire le délire scénaristique de Roger Waters *himself*, répond la musique de Pink Floyd, agressive, définitive.

C'est comme un vidéo-clip qui durerait deux heures. Certes les trouvailles abondent, la BD enchaîne, le fantastique y puise ses scories matinées de chez De Palma ou Hooper. Mais l'ensemble est

parfaitement indigeste.

On se dit que finalement, quelque part, le fonctionnement totalitaire des images et du son mériterait bien un coup de pied aux fesses. Tel ne fut pas l'avis des fans embrigadés.

Daniel Uhmman
Cinéma n°283/284, juillet 82

Entretien avec Alan Parker

Alan Parker : On peut ne pas parler de **Pink Floyd - The Wall** ?

*Première : Sûrement pas: il est présenté à Cannes ! Comme **Shoot the moon** ...*

Alan Parker : **Shoot the moon** est un film qui m'est terriblement personnel. Ce n'est pas une aventure aussi ouvertement spectaculaire que **The wall**, mais c'est surtout sur **The wall** qu'on m'interroge et ça m'agace prodigieusement ! (...)

Shoot the moon, c'est *mon* cri, c'est *mon* gémissement. **The wall** est aussi un cri primal, mais ce n'est pas le mien, c'est celui que pousse Rogers Waters de Pink Floyd en tant que chanteur de rock.

*Nous y arrivons donc, enfin, à **The wall** ...*
Je ne vous dirai rien ! Je nie tout !

Déjà!

Je vous dirai quand même ceci : je suis anglais, terriblement anglais, même si mes derniers films, c'est aux Etats-Unis que je les ai faits. Or, le seul domaine où l'Angleterre se soit avérée d'une extrême créativité, c'est celui de la musique. Nous sommes nuls dans tout le reste. Mais le succès du rock anglais est universel. Dieu sait si je suis critique à l'égard de mon pays ; n'empêche, j'ai le sentiment que je devrais faire des films sur ma propre culture. **The wall** me remet en quelque sorte dans le droit chemin. Mais Dieu que je deviens ennuyeux ! J'arrête.

*Je suppose que, comme dans la plupart de vos films, il y a des enfants dans **The wall** ?*

Pas vraiment. C'est l'histoire d'un homme qui plonge au fond de sa mémoire. C'est un voyage au fond de sa folie. Et au cours de ce voyage, nous le rencontrons à différents âges de sa vie. C'est la même idée que dans l'album. Un homme qui construit un mur autour de ses sentiments, et ce mur le sépare du monde qui l'entoure. Un mur imaginaire fait de briques imaginaires. Son père est mort à la bataille d'Anzio, pendant la deuxième guerre mondiale. Il n'a donc jamais connu son père. Première pierre. Sa mère a voulu compenser, elle l'a étouffé d'un trop d'amour. Deuxième pierre ...

Et peu à peu, l'écran est envahi par les pierres ?
Presque. Pas tout à fait.

La participation - officiellement confirmée - du dessinateur Gerald Scarfe au «visuel» du film suppose qu'il y a un côté cauchemar à ce «trip» de folie...

Il y a quinze minutes d'animation de Scarfe sur les cent minutes que dure le film. Les séquences animées sont des métaphores représentant les événements qui secouent le monde tout au long de la vie du personnage. L'animation permet, par nature, une approche symboliste. Mais ne vous attendez pas à ce que les séquences «normales» constituent une narration directe. Elles sont, elles aussi, complètement «surréelles».

(Sur le sofa du bureau de Parker à Pinewood, une sorte de poupée en latex : un homme, rose, sans visage - ou presque. Des orbites creuses, une bouche ouverte par un cri. Une tête typiquement «scarfienne». Ça fait un quart d'heure que je joue avec...)

C'est le personnage du film ?

Pas vraiment. C'est une image-signe qui symbolise ce qu'il y a de plus vulnérable en chacun de nous. Donc, dans le personnage de Pink.

Car Pink Floyd est devenu un personnage ?

Pink Floyd n'apparaît pas dans le film.

*Vous parlez du groupe, là. Mais y a-t-il dans **The wall** un personnage qui s'appelle «Floyd», prénom «Pink» ?*

Peu importe son nom. Nous l'avons appelé «Pink» parce qu'il fallait bien mettre quelque chose sur notre tableau de service. Non, aucun des personnages ne porte un nom. «Un homme». «Une femme». Il n'y a d'ailleurs pas un seul dialogue dans le film, c'est la musique qui est l'impulsion vitale du film, c'est par elle que progresse l'action.

Par rapport à l'album de Pink Floyd, y a-t-il de nouvelles chansons ?

La plupart des morceaux ont été réorchestrés - ou dédoublés - pour le film. Il y a une chanson nouvelle, tout au début du film, qui, du point de vue de l'intrigue, décrit le père de «Pink» et sa mort à la bataille d'Anzio. Elle s'appelle «Tigers broke free» («Les tigres s'évadent»).

Pendant la deuxième guerre mondiale ? Ça a un rapport avec les Nazis ?

Dans une certaine mesure ...

C'est-à-dire ?

Je ne vous le dirai pas.

*Très bien. Autre approche. La chanson la plus connue de l'album **The wall** dit : «Nous n'avons pas besoin d'instruction ... Professeurs, foutez-nous la paix ! »*

La chanson s'appelle «Brick in the wall, 2». Elle montre à quel point les enfants sont broyés par cette impitoyable moulinette que constitue l'Education nationale britannique. Celle que j'ai connue, celle que Roger Waters, le leader de Pink Floyd, a connue.

*Et à l'écran, ça ressemble au **Metropolis** de Fritz Lang ? ...*

Il y a de ça. C'est très «métropolitain». Très joli mot ! ...

... avec les enfants avalés par la gueule de l'école comme les ouvriers du Lang l'étaient par l'usine ? ...

Il y a de ça ...

Le rock and roll est très présent dans le film ?

Tout autant que dans l'album, mais pas plus. Ce n'est pas le film d'un concert. Il y a bien une séquence de concert dans le film, mais elle est traitée beaucoup

plus comme un meeting politique ...

*Un peu à la manière du **Privilège** de Peter Watkins ?*

Nous touchons à des préoccupations similaires.

Donc concert rock, avec rouges violents et noirs menaçants, connotation meeting fasciste ?

Je ne repondrai pas de manière précise sur ce point, mais ... oui. Le film est très politique, très pensé, sur la passivité irréfléchie d'une foule et le pouvoir que certains exercent sur elle. En particulier, les stars du rock. C'est même cette frayeur qui a poussé Roger à écrire **The wall**.

Et le pont s'établit entre manipulation politico-musicale et le fait que tout, dans l'éducation, vous dresse à obéir ?

Dans la séquence de l'école, oui. Entre autres. Parce que le système consiste à écraser, à éliminer toute personnalité, toute individualité. A donner à tous le même visage - en fait, une absence totale de visage ... Ou quelque chose comme ça ... (*Un temps*) Dites bien dans votre papier que vous avez vaillamment essayé de tirer les vers du nez d'Alan Parker et qu'il refusait systématiquement de répondre ! ... (*Rires*). Non. J'ajouterai une chose : vous aurez l'impression de vous faire passer sur le corps par un train pendant une heure et demie. Et chaque fois que vous aurez l'impression de pouvoir vous relever, un autre train surgira qui vous passera à nouveau sur le corps ...

Propos recueillis par Henry Béhar
Première n°62, mai 82



Le réalisateur

Parker, Alan : réalisateur anglais né en 1944.

De bonnes idées : faire jouer un film de gangsters par des enfants et le terminer par une gigantesque bataille de tartes à la crème ; raconter l'aventure vécue d'un jeune Américain arrêté en Turquie pour avoir été trouvé porteur de hachisch ; évoquer les destins croisés des élèves d'une école de spectacle, permettant de renouveler le thème de la comédie musicale, sur le slogan : être vedette ou garçon de café ; dénonciation du racisme dans le sud des États-Unis. Des bonnes intentions à la réalisation, il y a pourtant un pas que Parker, venu du cinéma publicitaire, ne franchit pas toujours de façon assurée. Mais le succès est là.

Jean Tulard

Dictionnaire du cinéma, ed. Laffont

Roger Waters

Auteur de **The wall**, c'est par l'architecture que Roger Waters, 38 ans, arrive à la musique. Avec Nick Mason, un autre étudiant en archi, il forme un premier groupe, «Sygma 6» qui, en 1966, devient «Pink Floyd». Onze albums à ce jour et des musiques de film : **More, La vallée, Zabriskie Point** ...

Première n°62, mai 82

Filmographie

Bugsy Malone	1976
Midnight Express	1978
Fame	1980
Shoot the Moon <i>L'usure du temps</i>	1982
Pink Floyd - The Wall	1982
Birdy	1984
Angel Heart <i>Angel Heart/Aux portes de l'enfer</i>	1986
Mississippi Burning <i>Mississippi en enfer</i>	1988
Come See the Paradise <i>Bienvenue au Paradis</i>	1990
The Commitments <i>Les Commitments</i>	1991
The Road to Welleville <i>Aux bons soins du docteur Kellog</i>	1994

